

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 93 (1948)  
**Heft:** 10

**Buchbesprechung:** Bulletin bibliographique

**Autor:** Vallière, P. de

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

**Le baron de Bachmann an der Letz** : patricien glaronnais au service des Bourbons, 1740-1831 : par Frédéric de Sendelbach. — Edit. Victor Attinger, Neuchâtel et Paris. (Suite.)

*Les régiments suisses de Napoléon. — La première restauration. — Bachmann nommé général en chef de l'armée suisse.*

Sous le régime de l'Acte de Médiation, de 1803 à 1814, imposé à la Suisse par Napoléon, le général Bachmann, de sa retraite de Naefels, suivait avec un intérêt passionné les campagnes du vainqueur de l'Europe. Abonné aux gazettes de Lausanne et de Zurich, penché sur les cartes d'Allemagne, d'Autriche, d'Espagne, il n'échappait pas à la fascination qu'exerçait l'empereur sur tous les militaires. Sans jamais se l'avouer, son admiration était profonde. Cet homme d'ancien régime, qui avait voué un culte à Frédéric le Grand, ne pouvait pas, malgré son attachement aux Bourbons, rester froid devant le génie de Napoléon. La petite statuette en bronze doré, trouvée à sa mort dans un tiroir de son secrétaire, en dit long sur ses sentiments admiratifs. Il se rendait compte, sans doute, de l'étendue du sacrifice qu'il avait fait à la cause des Bourbons, en refusant, en 1806, le commandement de la division suisse de la Grande Armée. Par son refus, il avait peut-être passé à côté de la gloire.

Sa plus grande joie était de rencontrer d'anciens soldats et de lier conversation avec eux. Il les laissait parler, puis leur glissait dans la main une pièce blanche, au moment du départ. Leurs récits lui rappelaient le passé et lui rendaient le présent plus vivant, l'avenir moins sombre. Sa femme étant morte, il vivait avec sa fille ; ses pensées se tournaient de plus en plus vers la religion. Sa tenue restait soignée, sa belle figure encadrée de cheveux gris avait pris une expression d'une grande sérénité ; sa taille imposante restait droite. La dignité de son maintien, sa bienveillance naturelle, lui gagnaient tous les cœurs et le respect de ceux qui l'approchaient.

De la Lèze, sa maison de famille, ses pensées s'en allaient avec sympathie aux régiments suisses *de Wattenwyl, de Roll et de Meuron*, à la solde de l'Angleterre, dans leurs lointaines campagnes contre l'Empire. Son neveu *Aloÿs de Bachmann* était mort « pour la bonne cause », à Gibraltar, en 1802. Les six régiments suisses d'Espagne avaient droit aussi à son admiration. La belle conduite des quatre régiments rouges de Napoléon, des deux bataillons de chasseurs du Valais et de Neuchâtel, flattait son amour-propre de Suisse, fier de cette réputation inaltérable de bravoure et de discipline qui se retrouvait sous les aigles impériales. Les bulletins de la Grande Armée lui apprenaient les hauts faits des troupes suisses

en Espagne, en Allemagne. La campagne de Russie, en 1812, ajouta à l'histoire militaire de la Suisse quelques-unes de ses plus belles pages. Le 28<sup>e</sup> bulletin de la Grande Armée apprit à l'Europe les deux victoires de la division suisse à Polotzk : *La division suisse s'est fait remarquer par son sang-froid et sa bravoure*. A la Bérésina, les débris de la division, 1600 hommes, acceptèrent stoïquement de se sacrifier pour le salut de l'armée en retraite. Trois jours et trois nuits, ils luttèrent pour interdire la route de Wilna à 40 000 Russes. Le troisième jour, il ne restait plus que 300 hommes et 6 officiers de cette unité d'armée qui en comptait 16 000, six mois auparavant, en entrant en Russie. Mais l'armée française, sauvée, avait passé les ponts. Du fond des steppes glacées, le chant nostalgique de la Bérésina, entonné par cette poignée de mourants, retentit encore à nos oreilles, comme un hymne à la gloire de nos soldats :

Notre vie est un voyage  
Dans l'hiver et dans la nuit,  
Nous cherchons notre passage  
Sous un ciel où rien ne luit...

Les qualités ancestrales de ces hommes étaient plus fortes que leurs sympathies pour celui qui avait enlevé à la Suisse son indépendance, car le service était devenu odieux au peuple suisse sur lequel la tyrannie du médiateur pesait lourdement : « mais, à peine ces Suisses avaient-ils prêté serment qu'ils devenaient des militaires accomplis, disciplinés et courageux ». (p. 295.). Et surtout fidèles à leur pays, car c'était pour son salut et son indépendance qu'ils se battaient. L'empereur avait déclaré au landamman de la Suisse que s'il était mécontent de ses régiments rouges, il signerait l'ordre d'annexion, un beau jour, à minuit. Bachmann était reconnaissant à ces milliers de soldats et d'officiers de continuer la tradition avec tant de grandeur et d'abnégation.

Le témoignage que leur a rendu Napoléon dans le mémorial de Sainte-Hélène est bien connu : « Les meilleures troupes, celles en qui vous pouvez avoir le plus de confiance, ce sont les Suisses ; ils sont braves et fidèles. »

La division suisse avait perdu plus de 30 000 hommes en Espagne et en Russie. Les régiments réduits à l'effectif de compagnies, complétés à la hâte par des recrues que les cantons avaient peine à fournir, et par les malades et les blessés sortis des hôpitaux, maintenaient leur vieille réputation.

Sur les pontons de Cadix, dans l'enfer de l'île Cabrera, les prisonniers suisses des Espagnols agonisaient sans espoir d'être délivrés.

La défaite de Leipzig, en 1813, fut le prélude de la chute de Napoléon. Un bataillon du 1<sup>er</sup> Suisse défendit Maestricht avec une magnifique énergie (commandant *Ræsselet*). Le général *Amey*, de Fribourg, un des héros de la Bérésina, commandait, en 1814, la 2<sup>e</sup> division du corps de Macdonald. Il se signala par la vigueur de ses contre-attaques, avec son aide de camp *Wieland*, de Bâle, aux glorieux combats de Château-Thierry, de La Ferté-sous-Jouarre, d'Arcis-sur-Aube. Il finit par être écrasé, ainsi que la division *Pachod*, de Genève, après un combat désespéré de neuf heures, à La Fère-Champenoise, entre les masses des armées de Blücher et de Schwarzenberg. Dans cette campagne de France, le génie

de Napoléon brilla d'un dernier éclat. Le colonel *Trappier*, de Carouge, plus tard général, reprit le village de la Rothière aux Prussiens. Le colonel *Voirol*, de Tavannes, défendit Nogent pendant quarante-huit heures et sauva la division Duhesme à Bar-sur-Aube, ce qui lui valut la croix de commandeur de la Légion d'honneur et le grade de général de brigade. Bachmann lisait avec émotion les récits de ces faits d'armes.

Le flot de l'invasion emporta les dernières résistances. Le maréchal Marmont capitula le 31 mars. Napoléon abdiqua à Fontainebleau et le tsar et le roi de Prusse entrèrent à Paris. Louis XVIII monta sur le trône de France et les Cent-Suisses reprirent leur service aux Tuileries, comme si la Révolution ne l'avait jamais interrompu. Le 15 avril 1814, la Diète déclara annulées les alliances de 1803 et 1812 avec l'empire, et délia les régiments suisses de leur serment à l'empereur ; ils reprirent aussitôt la cocarde blanche.

Bachmann se réjouit alors d'avoir vécu assez longtemps pour être témoin de ces événements, quand une lettre du comte d'Artois l'invita à se rendre sans retard à Paris. Il y arriva le 20 juillet. Les souvenirs de ses belles années l'assaillirent à chaque coin de rue. Aux Tuileries, les Suisses montaient la garde comme jadis. Tout lui rappelait la mémoire de son frère : la place du Carrousel, lieu de son supplice, les uniformes rouges, le château, le cimetière de la Madeleine, la place Louis XV. Reçu en audience au château de Saint-Cloud, le comte d'Artois, colonel-général des Suisses, lui rappela la mort glorieuse du baron de Bachmann et lui exposa le projet du roi Louis XVIII de renouer les anciennes traditions avec les Suisses, les plus fidèles et les derniers soutiens du roi martyr. Sa majesté désirait renouveler l'alliance militaire avec la Confédération, et rétablir, en premier lieu, le régiment des gardes-suisses. Bachmann devait en être le colonel, en même temps que l'inspecteur général des troupes suisses.

Cette proposition était un hommage aux mérites et au dévouement de Bachmann et flattait son amour-propre. Il y fut très sensible, mais refusa d'accepter ces lourdes responsabilités. Il demanda simplement que les questions purement militaires lui fussent confiées, et se mit à l'œuvre, installé au numéro quatre de la place Vendôme. Il eut la haute main sur les quatre régiments suisses passés du service de Napoléon à celui des Bourbons, et régla le détail du traité d'alliance. Le roi le décora lui-même du cordon de commandeur de l'ordre de Saint-Louis ; le 17 février, il était nommé lieutenant-général.

La paix semblait rétablie en Europe, quand tout à coup le bruit se répandit que Napoléon avait quitté l'île d'Elbe, débarqué au golfe Juan, près de Cannes, le 1<sup>er</sup> mars, et marchait sur Paris, acclamé par les troupes qui, au lieu de lui barrer la route, se joignaient à lui. Le 20 mars, dans la nuit, Louis XVIII quittait Paris avec sa famille, et, le même jour, entre 7 et 8 heures du soir, Napoléon rentrait aux Tuileries. Les régiments suisses donnèrent, ce jour-là, un magnifique exemple de fermeté, de discipline et de respect de leur serment. A Villejuif, la brigade d'*Affry* (2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> régiments), malgré toutes les tentatives de la détourner de son devoir, resta inébranlable. L'armée du maréchal Ney défilait devant elle aux cris de : Vive l'empereur ! poussés avec un enthousiasme délirant ; le général Mouton se porta au galop, suivi de son état-major, au-devant du colonel en criant :

« Allons d'Affry, vive l'empereur ! » Il répondit avec dignité : « *Général, j'ai servi l'empereur tant que le devoir m'attachait à lui. Dès lors, j'ai prêté serment de fidélité au roi.* » Puis se tournant vers ses troupes, il commanda d'une voix forte : « En avant, marche ! » *Le capitaine de Buman*, de la première compagnie du 2<sup>e</sup> régiment, s'adressa à ses hommes : « Grenadiers, vive l'honneur ! » Les deux colonnes se croisèrent, les Français acclamant l'empereur avec frénésie, les shakos au bout des baïonnettes, les Suisses marchant en silence, l'arme au bras, dans l'ordre le plus parfait. Beaucoup d'officiers français ne purent s'empêcher d'admirer leur belle conduite et leur serrèrent la main au passage en disant : « Vous êtes de braves gens ». La brigade de *Castella* (1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> régiments) fit preuve de la même discipline. Ces troupes traversèrent Paris, la cocarde blanche au shako, musique en tête et drapeaux déployés. L'empereur les fit consigner dans leurs casernes et les sépara de leurs officiers. Pendant quinze jours, il essaya, par tous les moyens, de les attirer à son service, leur promettant des avantages de solde et d'avancement rapide, les privant de nourriture, cherchant à introduire des femmes et de l'alcool dans les casernes ; mais les sous-officiers veillaient, les soldats repoussèrent énergiquement toutes les tentatives de les amener à la défection. La Diète fédérale approuva la ferme attitude de la division suisse, et décida son rappel immédiat.

Le colonel d'Affry eut une entrevue avec Napoléon, dans laquelle il l'appela « mon général », montrant par là qu'il ne le reconnaissait plus comme empereur. Vivement sollicité de prêter un nouveau serment, il répondit : « *Je ne puis disposer de mes soldats. Ils appartiennent à la Confédération dès le moment qu'ils ne sont plus sous les ordres du souverain légitime de la France. Vous avez, mon général, renoncé à la couronne de France et les régiments suisses ne vous appartiennent plus.* » Napoléon lui répondit avec aigreur : « Je saurai régir la Confédération suisse. » D'Affry répliqua : « On ne soumet pas les Suisses comme les Français. » Napoléon congédia cet homme qui osait le braver en face, et décida avec regret de laisser partir ces troupes d'élite. Elles rentrèrent en Suisse par détachements de 100 hommes, sous la conduite des sous-officiers. Les officiers, retenus à Paris par ordre de l'empereur, partirent les derniers. Le 15 mai, tous les détachements, sans défaillance, étaient rentrés au pays, chaleureusement accueillis par la population. Ces troupes passèrent au service fédéral, dans l'armée mobilisée à la frontière du Jura. Leur conduite dans ces circonstances difficiles constitue une des plus belles pages de l'histoire suisse des temps modernes.

Le 12 octobre 1815, à Yverdon, dans une cérémonie solennelle, en présence des autorités fédérales et cantonales, le général d'Affry présidait à la distribution de la *médaillon de la fidélité*, décrétée par la Diète, pour récompenser les soldats rentrés de France. Les officiers, sous-officiers et soldats des quatre régiments rouges et du bataillon de chasseurs valaisans, débris des campagnes de Napoléon, furent décorés de cette médaille d'argent, suspendue à un ruban rouge et blanc. Elle portait d'un côté ces mots : Confédération suisse, 1815, et l'écusson fédéral, de l'autre la devise : « *Honneur et fidélité* » entourée d'une couronne de lauriers. Dans son allocution à ces hommes qui avaient fait honneur au nom suisse, le landamman Heer, au nom de l'Assemblée fédérale, leur exprima la reconnaissance du pays :



« La patrie, dit-il, a reconnu ses enfants à leur noble et loyale conduite, à leur horreur du parjure et à leur inébranlable fidélité. »

Bachmann était rentré le 27 mars en Suisse, rappelé par la Diète, pour prendre le commandement de l'armée fédérale, avec le titre de *général en chef*. « Votre arrivée en Suisse est vivement désirée, disait l'ordre, et impatientement attendue. Nous vous prions de partir incessamment et de faire le voyage avec toute la célérité possible. » Il quitta Paris le 25 mars, pour se mettre au service de son pays.

(A suivre.)

Major P. DE V.

**Le défaut de l'armure**, par le colonel Georges Ferré. — Editions Charles-Lavauzelle et Cie, Paris VI<sup>e</sup>.

Les combats dans lesquels furent engagées les armées françaises en 1939-40 ont permis aux nations alliées de gagner du temps et de tirer de précieux enseignements, en particulier, pour l'utilisation des unités blindées.

Les chars de combat étaient l'un des éléments les plus puissants de nos forces militaires. Leur action aurait été beaucoup plus profitable si les conditions de leur emploi avaient été meilleures. Ils ont eu, plus peut-être que les autres armes, à subir les conséquences de l'application d'une doctrine de guerre ne répondant pas à l'évolution des moyens ni des événements survenus en Europe depuis la fin de la première guerre mondiale.

Nos chars ont succombé, d'abord parce qu'ils ne répondaient pas exactement aux besoins du combat auquel nous avons été contraints, et ensuite parce que, pour leur engagement, on n'a pas respecté les règles qui avaient été arrêtées par notre Haut Commandement.

Pour la première fois un ouvrage fortement étayé, dû à la plume du Colonel G. Ferré, essaie d'apporter sa contribution à la recherche de la vérité.

Les spécialistes des questions militaires pourront y puiser avec fruit.

Ceux qui s'intéressent aux études historiques y trouveront une documentation que de longues recherches ne leur eussent peut-être pas fait découvrir.

Quant à la masse des lecteurs, spécialement les anciens combattants des chars, de la cavalerie et même des autres armes, ils seront éclairés sur une des causes de notre faiblesse au cours de la bataille et se rendront mieux compte que les sacrifices des équipages de nos engins blindés n'ont pas, malgré les apparences, été inutiles. —

**Allgemeine schweizerische Militärzeitschrift** No. 9 — Redaktion : Oberst E. Uhlmann, Oberstlt. i. Gst. G. Züblin ; Verlag Huber u. Co. Aktiengesellschaft, Frauenfeld.

Inhalt : Die Armee der Nachkriegszeit : Oberstlt. i. Gst. Albert Züblin. — Kriegserfahrungen. — Russische Kampfprobleme : Hptm. Kurz. — Neuzeitlicher Nachschub : Major i. Gst. O. Meyer. — Die Armeeleitung im Aktiven Dienst : Hptm. P. Siegenthaler. — Der militärische Oberbefehl. — Der Wehrsport bedroht : Hptm. E. Biedermann.

Militärwissenschaftliches : Hitler als militärischer Führer. — Am Rheinknie bei Basel unter fränkischer Fremdherrschaft : Dr. Herm. Schneider, Basel. — Ausländische Armeen. — Zeitschriften. — Literatur. — Mitteilungen.

**Schweizer Monatshefte**, septembre 1948. — Gebr. Leemann, Stockerstrasse 64, Zurich.

Le numéro de septembre qui vient de paraître est consacré au jubilé de la constitution de 1848, anniversaire qui sera fêté le 12 septembre prochain. *Persévérance et évolution*, tel est le titre qu'a choisi le prof. Dr Max Huber, de Zurich, pour son article dédié au centenaire et dans lequel il expose substantiellement les principes de la constitution et son développement, tout en y ajoutant ses propres réflexions. — M. Karl Alfons Meyer, de Kilchberg, dans un article détaillé et richement documenté, entretient le lecteur *De la culture et de la littérature de la Suisse il y a 100 ans*. Puis suit une analyse du prof. Dr Fritz Wehrli, de Zurich, sur *Horace*, le nouvel ouvrage du prof. Walter Wili. L'actualité retrouve ses droits dans la publication de *plusieurs lettres politiques* de l'étranger, ainsi que dans les commentaires des derniers événements artistiques. C'est, comme de coutume, la *revue des livres* qui clôture ce numéro digne d'intérêt. — *Dans tous les kiosques et toutes les librairies.*

**Schweizer Monatshefte**, octobre 1948. — Imprimerie Gebr. Leemann, Stockerstrasse 64, Zurich.

Dans son article *L'armée d'un petit Etat face à la guerre dans l'avenir*, le Lt.-Colonel G. Züblin, de Küsnacht, traite un problème qui, ces temps derniers, fait de nouveau l'objet de vives discussions. — *L'Allemagne d'aujourd'hui*, tel est le titre d'un rapport qu'a rédigé le prof. Dr. Fritz Neumark, d'Istanbul, après un voyage effectué en Allemagne et dans lequel il décrit les impressions qu'il a remportées de la vie politique et économique de ce pays. Puis, suit un article du Dr. Caspar Weber, de Berne, sur *Les aspects politiques de la réforme des finances fédérales*. — Dans le *Tour d'horizon politique*, le lecteur trouvera maints rapports venant de l'étranger et le renseignant sur la situation internationale, alors que, dans la *Revue culturelle*, il lira avec intérêt les commentaires sur les dernières grandes manifestations théâtrales.

Dans tous les kiosques et toutes les librairies.